

LE RIVAL PAR AMITIÉ,
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le
Théâtre du Vaudeville, le 6 septembre 1809.

PAR MM. DUMOLARD et FAVART.

Prix, 1 f. 25 c.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq,
n^{os} 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1809.

PRÉFACE DES AUTEURS.

L'ANALYSE que nous avons trouvée dans le dictionnaire des théâtres, d'un opéra-comique de *Pannard*, que sa modestie l'avait empêché de faire imprimer, nous a inspiré le desir de rebâtir sur le plan d'un si bon architecte, et plût à Dieu que nous l'eussions mieux suivi ! En refaisant à notre manière ce petit ouvrage, nous n'avons donc voulu qu'essayer de rendre aux plaisirs du public une production perdue pour lui, et nous devons à la vérité de faire hommage de notre petit succès à l'auteur modeste et désintéressé que les gens de goût, plus justes envers lui qu'il ne l'était lui-même, ont mis au rang des pères du Vaudeville.

PERSONNAGES.

JULIE, jeune veuve.	M ^{lle} ARSÈNE.
LISETTE, soubrette.	M ^{lle} BETZY.
HORTENSE, sous le nom et l'habit d'Eraste.	M ^{lle} RIVIÈRE.
NÉRINE, sous le nom et l'habit de Frontin.	M ^{lle} MINETTE.

*La Scène se passe à Paris, dans l'appartement de
Julie.*

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Pégase est un cheval qui porte. (Chevilles de
Maitre Adam.)*

L'Anteur de cette comédie
Tremble, et je vous en fais l'aveu ;
Mais pour assurer sa partie
Il cherche à se donner beau jeu.
Cependant quelques épigrammes
Mettraient ses calculs en défaut ;
Avec son quatorze de dames,
N'allez pas le faire capot.

LE RIVAL PAR AMITIÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LISETTE.

JULIE.

COMMENT suis-je ce matin, Lisette ?

LISETTE.

Madame n'a jamais été si jolie.

JULIE.

Tu trouves donc mes yeux.....

LISETTE.

Plus vifs et plus doux que jamais.

JULIE.

Flatteuse ! tu veux me faire ta cour.

LISETTE.

Moi, madame, je ne veux pas aller sur les brisées de vos adorateurs ; tourmenter ces messieurs, n'est-ce pas le seul plaisir qui à vingt ans adoucisse un peu les ennuis du veuvage ?

JULIE.

Quel plaisir trouves-tu donc à être obsédée ?

LISETTE.

AIR : *On doit soixante mille francs (des Dettes.)*

On a vingt amans empressés,
Tous bien gauches, bien empesés,
C'est-là ce qui désole.

(6)

Ces messieurs parfois sont gênans ;
Mais on peut rire à leurs dépens ,
C'est-la ce qui console.

JULIE.

Là , vraiment , tu me trouves bien ?

LISETTE.

Sans doute , madame ; On voit bien que l'heureux Clitandre revient aujourd'hui de la campagne.

JULIE.

Comment ? déjà !...

LISETTE.

Voilà un déjà qui le rendrait encore plus sérieux qu'à son ordinaire.

JULIE.

Et tu peux croire qu'un pareil homme ait des droits sur mon cœur !

LISETTE.

J'avais cru que vous n'aviez accepté son portrait...

JULIE.

Il m'a tant priée de ne pas le refuser !

LISETTE.

Que les soins qu'il rend depuis six mois à madame...

JULIE.

Pouvais-je donc le chasser ?

LISETTE.

Que le sacrifice qu'il vous a fait de son amour pour la jeune Céphise....

JULIE.

En l'acceptant , je n'ai voulu que lui rendre service. Depuis six ans il brûlait pour cette petite , de l'amour le plus ridicule.

L I S E T T E .

Clitandre est cependant parti persuadé que madame avait pris envers lui des engagements.

J U L I E .

Moi ? des engagements ! tu me connais mal.

AIR du Rondeau de Florian,

A l'étourderie

Consacrer sa vie ,

Voilà mon desir.

Des droits du vevage ;

Loin de l'esclavage ,

Je prétends jouir.

Par le mariage

Femme qui s'engage

Voit fuir

Le plaisir.

Elle est si jolie ,

L'aimable folie ,

Faut-il la bannir ?

Aux fleurs du bel âge

Le temps fait outrage ;

Sachons les cueillir.

D'un amant trop tendre

Evitons d'entendre

Le triste soupir.

Leur vaine tendresse

Fort peu m'intéresse ;

Aimer c'est languir.

A l'étourderie , etc.

J'ai seulement voulu ménager ce pauvre Clitandre ; il m'a parlé d'un procès considérable qui l'inquiète, devais-je l'affliger encore par des rigueurs ? Il m'est revenu d'ailleurs, qu'il a par le monde, une certaine sœur qui protège Céphise ; cette sœur s'est flattée de rompre notre liaison, et tu sais que quand tu mets en jeu l'amour-propre d'une femme.....
A propos, Lisette, que penses-tu du jeune Eraste ?

(8)

L I S E T T E.

Qui? M. Eraste, madame? serait-ce ce jeune militaire qui l'autre jour nous ramena du bal?...

J U L I E.

Précisément, ne le trouves-tu pas bien aimable?

L I S E T T E.

Il m'a tout l'air d'un jeune étourdi.

J U L I E.

La langueur des autres m'excède, et du moins la vivacité de celui-ci....

L I S E T T E.

Pourra divertir madame. M. Eraste, sera donc l'amant préféré.

J U L I E.

Je ne dis pas cela, Lisette; une femme de mon âge a toujours le temps de se remarier.

AIR : *Quand Vénus sortit de l'onde* (de Fanchon)

Comme en fait d'époux, ma chère,
La femme la plus légère
Choisit tout au plus deux fois,
Je prétends peser mon choix.
Je ne suis pas difficile,
Mais en fait d'hommes, dit-on,
Il faut choisir entre mille
Avant d'en trouver un bon.

Voici l'heure où Eraste pourrait se rendre ici; viens m'habiller.

L I S E T T E, à part.

On veut se mettre sous les armes. Pauvre monsieur Clitandre, je crains bien de vous voler votre argent.

J U L I E.

Eh! bien, venez-vous?

L I S E T T E.

Oui, madame.

(Elles sortent.

SCÈNE II.

NÉRINE, *sous l'habit de Frontin.*

Quel silence dans cette maison ! où donc est cette soubrette à qui madame m'a recommandé de faire la cour ? Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse, pourvu cependant qu'il ne faille pas pousser les choses trop loin. Dans tous les cas, avec un peu d'effronterie l'on se tire aisément d'affaire.

AIR *du pas redoublé.*

Sans talent l'un trouve moyen
D'en avoir l'apparence.
Tel autre à qui l'on croit du bien
N'en a que l'apparence.
Cette prude à grande vertu,
S'en donne l'apparence.
Que de gens comme moi n'ont eu
Jamais que l'apparence !

Mais quel peut être le but de ma maîtresse ? Depuis trois jours prendre le nom et l'habit d'un jeune officier, et de Nérine que j'étais, me transformer en Frontin ? n'importe, acquittons-nous de sa commission ? Cet habit m'inspire du courage, et je n'ai jamais si peu craint une aventure ; voyons cette soubrette, et pour peu que l'amour lui prête son bandeau, j'espère qu'avec cette tournure..... Holà, quelqu'un !

SCÈNE III.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

On y va.

FRONTIN.

Oh ! l'aimable personne !

(10)

LISETTE, *à part.*

Voilà un garçon qui me revient assez.

FRONTIN.

Elle est ma foi charmante.

LISETTE.

Que desirez-vous, mon ami ?

FRONTIN.

Desirer ; c'est si naturel près de vous.

LISETTE, *à part.*

Il est fort honnête. (*Haut.*) Peut-on savoir ce qui nous procure le plaisir de voir monsieur ?

FRONTIN.

Volontiers, mon aimable enfant. Eraste, mon maître, un jeune et brillant officier....

LISETTE.

Ah ! monsieur appartient à monsieur Eraste ?

FRONTIN.

Précisément, mon petit cœur, il m'envoie savoir si l'on peut parler à ta maîtresse ?....

LISETTE.

Elle en délibère maintenant avec son miroir.

FRONTIN.

Ah ! c'est là son conseil privé.

LISETTE.

N'est-ce pas celui de toutes les femmes ?

FRONTIN.

Sais-tu si la consultation durera long-temps ?

LISETTE.

Nous n'avons plus que cinq ou six parures à essayer.

FRONTIN.

Pas davantage ?

L I S E T T E .

Oui, mon enfant; depuis qu'il a plu à ton maître de dire deux mots à Julie, voilà où nous en sommes tous les matins.

F R O N T I N .

Qu'il serait content s'il t'entendait!

L I S E T T E .

Il ne me ressemble guère, la toilette de madame ne m'a jamais donné tant de mal que depuis trois jours, et ton maître sera bien ingrat s'il ne m'en dédommage pas.

F R O N T I N , *l'embrassant.*

En attendant qu'il acquitte le principal, prends toujours cela pour l'intérêt.

L I S E T T E .

Belle monnaie, vraiment, monsieur ne m'a pas encore dit son nom, et il veut déjà prendre des libertés.

F R O N T I N .

Je me nomme Frontin; et toi?

L I S E T T E .

Lisette.

F R O N T I N , *avec un soupir.*

Je n'oublierai pas ce nom là. Voici mon maître que son impatience conduit ici. Promets-moi, chère.... Lisette.....

L I S E T T E .

Ma maîtresse m'attend; au revoir, monsieur Frontin.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

É R A S T E , F R O N T I N .

É A A S T E .

Eh! bien, Frontin, puis-je voir Julie?

F R O N T I N .

On se prépare à recevoir monsieur; mais, madame,

daignerez-vous apprendre à votre fidèle Nérine le motif de notre travestissement ?

É R A S T E.

Ecoute ; Clitandre, mon frère méconnaissant le bonheur qu'il pouvait trouver en s'unissant à la jeune Céphise, sa véritable amie et la mienne, s'est persuadé qu'il pourrait fixer la coquette Julie.

F R O N T I N.

Oh ! ces hommes ! leur tête les égare aussi souvent que leur cœur.

É R A S T E.

C'est justement ce qui est arrivé à mon frère. Depuis six mois il afflige, il abandonne une femme aimable et sensible, pour une femme légère et capricieuse, qui ne veut qu'attacher à son char un esclave de plus.

A I R : *De prendre femme un jour, dit-on.*

L'homme égaré par ses desirs,
Plus qu'il ne veut, parfois s'engage,
Et pour la chaîne des plaisirs
Prend la chaîne de l'esclavage.
Quand l'amour aveugle nos yeux,
De l'amitié la main plus sage
Peut-elle rien faire de mieux
Que de dissiper le nuage.

F R O N T I N.

J'y vois clair maintenant ; pour détromper monsieur votre frère, vous vous faites son *rival par amitié*.

E R A S T E.

Précisément, tu sais que l'autre soir au bal j'avais pris cet habit militaire, qui dès l'enfance m'est familier.

F R O N T I N.

En effet, il vous sied à merveille.

E R A S T E.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que Julie était de ton avis.

FRONTIN.

Cela ne m'étonne pas ; moi qui vous parle , je me suis toujours senti du goût pour les militaires ; et pour peu qu'ils soient étourdis...

ERASTE.

En sortant du bal , Julie accepta la main que je lui présentai , et déjà l'on répond à mes billets. J'ai rendu compte à mon frère de mes succès ; mais il prétend que l'on se moque de moi ; ah ! monsieur mon frère , je vous ferai voir que c'est de vous qu'on se moque , et quoique vous ne m'ayez donné que trois jours...

FRONTIN.

Le terme est court.

ERASTE.

Il sera suffisant.

AIR du *Rondeau de Sainte Foix* , dans *Une Journée chez Bancelin*.

Si l'Amour , ce dieu volage ,
Nait et meurt en peu d'instans ,
L'Amitié prudente et sage
Sait mettre à profit le temps.

Elle veille

Quand l'Amour sommeille

Ou s'en va languir

Au sein du plaisir :

L'infidèle

Fuit à tire-d'aile ;

Quand sa sœur nous conduit ,

C'est vainement que le temps fuit.

Si l'Amour , etc.

FRONTIN.

Pour un triomphe aussi rapide , vous n'avez pas l'air assez mauvais sujet.

ERASTE.

Tu me verras près de Julie.

AIR : *Vers le Temple de l'Hymen.*

Des hommes , pour réussir ,
Je vais prendre le langage ,
En exagérant l'image
Des maux qu'on me fait souffrir.
Pour exprimer ma tendresse ,
D'abord je jouerai l'ivresse ,
Puis je feindrai la tristesse
En étouffant un soupir.
Je vais protester que j'aime ,
Que mon ardeur est extrême ,
Ah ! comme je vais mentir. (*bis.*)

FRONTIN.

Mais à quelle marque monsieur votre frère se tiendra-t-il pour battu ?

ERASTE.

Il a donné son portrait à Julie , et si je puis obtenir que la coquette me sacrifie ce trophée de sa vanité , mon frère , sera complètement dérompé. C'est aujourd'hui le troisième jour , songe à bien me seconder.

FRONTIN.

Comptez sur moi , madame , et sur-tout sur la vertu de cet habit ; il fertilise l'imagination : il n'est rien dont il ne rende capable.

ERASTE.

Sauras-tu t'y prendre pour en conter à la suivante ?

FRONTIN.

Je suis déjà dans ses bonnes graces , et le rôle d'amoureux ne m'embarasse pas.

AIR : *Eh ! mais Oui-dà.*

Répéter deux douzaines
De termes usités ,
Parler d'amour , de chaînes ,
De charmes , de beautés ,
Eh ! mais oui-dà ,
Vingt fois par jour j'entends ces discours-là.

De ce nom de cruelle,
Qui nous charme sur-tout,
Appeler une belle
Qui ne l'est pas du tout,
Eh ! mais oui-dà,
Vingt fois par jour j'entends ces discours-là.

ERASTE.

Je compte donc sur toi ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, LISETTE.

ERASTE.

Eh ! bien , ma chère Lisette , ta maîtresse est-elle enfin visible ?

LISETTE.

Elle va revenir dans l'instant , monsieur.

ERASTE.

Je sais trop ce que je lui dois , pour ne pas lui épargner cette peine.

(*Il peut entrer.*)

LISETTE, *l'arrêtant.*

Doucement donc , monsieur.

FRONTIN.

As-tu peur que ta maîtresse ne te gronde ?

LISETTE.

Non , mais elle ne m'eût pas envoyée ici...

FRONTIN.

Si elle eût voulu venir elle-même , c'est clair.

ERASTE, *lui donnant une bourse.*

Tiens , Lisette ; si l'on te gronde , tu diras que je suis entré malgré toi.

FRONTIN.

Allons, fais comme tant d'autres, ouvre les mains et ferme les yeux.

ERASTE.

Tu m'attendras ici, Frontin.

(*Il entre.*)

SCÈNE VI.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah ! Lisette !

LISETTE.

Que veux-tu, Frontin ?

FRONTIN.

Te demander des nouvelles de mon cœur.

LISETTE.

De ton cœur !

FRONTIN.

Hélas ! oui, mon enfant, je l'ai perdu ; et si tu voulais me permettre de le chercher.....

(*Il fait semblant de vouloir gesticuler.*)

LISETTE.

Tout beau, monsieur Frontin ; comme vous y allez !

FRONTIN.

Comme un amant prêt à rendre le dernier soupir. Qui n'a plus qu'un moment à vivre, n'a rien du tout à ménager.

LISETTE.

Voilà un désespoir bien subit !

FRONTIN.

Comme mon amour, mon enfant ; il croît à vue d'œil.

L I S E T T E .

A-peine est-il né.

F R O N T I N .

Il est cependant déjà si fort , que si tu ne viens à mon secours , il me fera mourir.

L I S E T T E .

J'en ai vu de plus malades qui se portaient bien.

F R O N T I N .

Faites votre compte , mademoiselle Lisette , qu'il faut absolument que vous m'aimiez ; je le veux , je le prétends , j'ai mis cela dans ma tête.

L I S E T T E .

Je n'aurais garde de désobéir à monsieur. Et sur quoi fonde-t-il cette belle prétention ?

F R O N T I N .

Sur deux titres incontestables ; mon amour , et ton bon goût.

L I S E T T E .

Monsieur Frontin est modeste !

F R O N T I N .

J'imite mon maître , mon enfant.

L I S E T T E .

Encore , si tu étais fait comme lui.

F R O N T I N .

Nous nous ressemblons assez , et je crois qu'on peut bien dire : Tel maître tel valet.

L I S E T T E .

Je suis peut-être au moins la vingtième à qui tu adresses ton hommage.

F R O N T I N .

D'honneur , tu es la première femme.. .

L I S E T T E .

Que je t'écoute aujourd'hui, demain tu en diras autant à une autre.

F R O N T I N .

Une princesse me ferait les avances, que ce serait inutilement.

L I S E T T E .

A I R : *Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des hommes. (de Maison à vendre.)*

Fiez-vous, fiez-vous à ces belles sornettes,
Ecoutez ces messieurs et leurs tendres discours;
Pour mentir ce n'est rien près d'eux que des gazettes.
On le sait, et pourtant on s'y trompe toujours.

F R O N T I N .

Il faut bien finir par là, mon enfant.

L I S E T T E .

Tu as beau dire, tu ne me persuaderas point.

F R O N T I N .

Adieu donc, tigresse. En attendant mon maître, je vais chercher loin de de toi...

L I S E T T E , *ironiquement.*

La mort, sans doute.....

F R O N T I N .

Je vais chercher quelque beauté qui ne laisse pas mourir ses adorateurs.

L I S E T T E .

Frontin!

F R O N T I N .

Eh bien !

L I S E T T E .

Si tout ce que tu me dis est vrai, je ne sais ce que je dois faire.

(19)

FRONTIN.

Je sais bien ce que je ferai, moi. Adieu.

LISETTE.

AIR : *Parfois sous ta plume légère. (de Mad. Favart.)*

Eh ! quoi, monsieur, partir si vite !

FRONTIN.

Oui, n'espère plus m'abuser.

LISETTE.

Des hommes telle est la conduite,
Ils sont prompts à nous délaisser.

FRONTIN. (*Parlé.*)

Nous avons bien nos raisons pour cela mon enfant.

Fin de l'air.

La femme est, dit-on, comme l'ombre ;
La poursuivez-vous, elle fuit.
De ses suivans quittez le nombre,
Alors c'est elle qui vous suit.

LISETTE.

Vous le prenez sur ce ton là, monsieur Frontin ? comment voulez-vous qu'on vous aime si vous quittez la partie ?

FRONTIN.

Tu m'aimes donc ?

LISETTE.

Fripon, tu ne le vois que trop.

FRONTIN.

Et tu serviras mon maître près de Julie.

LISETTE.

Cela peut-il se demander ?

Air nouveau , de Doche.

FRONTIN.

Ma Lisette !

O ciel ! tu m'aimerais !

O moment plein d'attraits !

Ma Lisette !

O ciel ! tu m'aimerais !

O moment plein d'attraits !

Douce flamme !

Quand tu me fais ce doux aveu

Je suis en feu.

LISETTE.

Frontin !

J'en conviens , tu me plais.

O moment plein d'attraits !

Frontin ,

J'en conviens , tu me plais.

O moment plein d'attraits !

Règne sur mon ame ,

Songe à quoi t'engage l'aveu

D'un si beau feu.

LISETTE.

J'entends ton maître ; sans adieu , mon cher Frontin.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

FRONTIN , ERASTE.

FRONTIN.

Eh , bien ! madame , comment êtes-vous avec Julie ?

ÉRASTE.

Hier amant déclaré , ce matin amant aimé....

FRONTIN.

Et ce soir , peut-être trop favorisé , voilà qui pourrait devenir embarrassant.

ÉRASTE.

Rassure-toi , Julie au fond n'est que coquette. Tu sais d'ailleurs que je ne vise qu'à ravoir le portrait de mon frère.

FRONTIN.

La voici , feignez de ne pas la voir , et laissez-moi la préparer à ne vous rien refuser.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JULIE, *au fond du théâtre.*

FRONTIN.

Est-il possible, monsieur, que vous entendiez si mal vos intérêts ; je ne puis me dispenser de vous en avertir : Julie n'est pas votre fait.

ÉRASTE, *bas.*

Continue, elle nous entend. (*Haut.*) Point mon fait, dis-tu ; pourrais-je donc trouver une femme plus jolie ?

FRONTIN.

Mais, monsieur, la comtesse.....

ÉRASTE.

Il est vrai qu'elle n'est pas mal.

FRONTIN.

Et puis, monsieur, cette femme là vous aime à la fureur.

ÉRASTE.

Il en est bien quelque chose.

FRONTIN.

Et vous l'abandonneriez ! fi, monsieur, cela est honteux !

ÉRASTE.

Mons Frontin, savez-vous bien que je n'aime pas les remontrances.

FRONTIN.

Je ne puis souffrir, monsieur, que vous trahissiez une femme qui vous a fait tant de sacrifices, pour une coquette qui ne vous sacrifierait pas un seul des adorateurs dont elle est entourée.

ÉRASTE.

Maraud !

FRONTIN.

Non, monsieur ; dussiez-vous me rouer de coups, je ne

puis me taire. Votre honneur m'est trop cher, et je prévois ce qui vous arrivera si vous épousez Julie; dans un mois, dans huit jours, le lendemain peut-être, ses charmes et sa coquetterie vous donneront un rival. La jalousie, l'honneur, l'amour feront dans votre ame un remue-ménage terrible; vous le rencontrez, ce rival; tic, tac, voilà un homme sur le carreau; madame accourt, crac, une femme de moins. La justice vient augmenter le trouble, on décrète, il faut partir, nous nous embarquons; l'orage, les vents, la grêle, les éclairs, le tonnerre, tous les diables se déchainent; le vaisseau long-temps ballotté, s'entr'ouvre, il périt, nous voilà dans l'autre monde; et tout cela, monsieur, pour les beaux yeux de Julie.

ERASTE.

Ah! c'en est trop, coquin.

(*Il le prend au collet.*)

JULIE, se montrant.

Pourquoi donc maltraiter ce garçon, Eraste?

ERASTE.

Vous avez trop de bontés pour lui, madame. Ce faquin à l'audace de blâmer mon amour pour la plus belle personne.....

JULIE.

Peut-être cette personne n'est-elle pas de son goût?

FRONTIN.

Je vous demande pardon, madame; mais je suis un garçon d'honneur, et je suis obligé de parler pour la comtesse. Je vais vous en faire juge.

AIR : *J'n'avions pas encore quatorze ans.*

Un nouveau présent chaque jour
A bien parler d'elle m'engage;
Il est bien juste qu'à mon tour
Ici je serve son amour.
Pour m'encourager davantage,
Une tabatière de prix

(23)

Par elle hier me fut remise ;
Je lui dois donc mon entremise.
Avec nous autres beaux-esprits,
N'est-ce pas ainsi qu'on s'arrange ?
Qui sait bien payer la louange,
N'en manqua jamais à Paris.

JULIE.

Tu as raison , mon ami ; tiens , voilà pour mettre ta conscience en sûreté.

(*Elle lui donne une bourse.*)

FRONTIN.

Fi donc , madame.

JULIE.

Prends , te dis-je.

FRONTIN , *prenant.*

Ne croyez pas , madame , que ce soit par intérêt ; mais quand on estime quelqu'un , on aime tout ce qui vient de lui. Non , c'est que mon maître s'imaginerait , peut-être.... (*Il pèse la bourse.*) Voilà qui est fait , monsieur ; je ne condamne plus votre nouveau choix.

SCÈNE IX.

LES MÊMES , LISETTE.

LISETTE.

Madame , M. Clitandre est là dedans.

JULIE.

J'y vais.

ERASTE.

Quel est ce monsieur Clitandre ?

JULIE.

Un personnage assez ridicule , qui malgré moi s'est mis en tête que je l'aime ; mais mademoiselle est d'une étour-

(24)

derie. Je n'y étais pour aucun homme , excepté pour monsieur , que je ne regarde pas comme les autres hommes.

FRONTIN.

Il y a bien de la différence , ma foi !

LISETTE.

Je vais réparer ma faute , et dire à M. Clitandre qu'une migraine subite empêche madame de le recevoir.

(Elle sort.)

JULIE.

Elle va faire quelques sottises ; permettez , mon cher Eraste , que j'aie congédié cet importun.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

ERASTE , FRONTIN.

ERASTE.

Mon frère aura sans doute été impatient de savoir où nous en sommes.

FRONTIN.

AIR : *Ah ! que le jeu du Flageolet.*

Eh bien ! que dites-vous de moi ?

En êtes-vous contente ?

ERASTE.

Tu fais aussi bien cet emploi
Que celui de suivante.

FRONTIN.

Si j'ai bien rempli mon emploi ,
Si j'ai surpassé votre attente ,
Nérine vous tend cette main ;
Cette autre sera pour Frontin.

ERASTE.

Ne te mets pas en peine , tu auras ta bonne part de la gageure ?

(25)

FRONTIN.

Nous ne tenons pas encore le portrait.

ERASTE.

Elle l'aura peut-être mis pour recevoir la visite de Clitandre.

FRONTIN.

Nous n'aurons pas tant de bonheur.

ERASTE.

Je n'y vois rien d'impossible ; elle est femme et coquette , elle doit chercher à ménager tous ses adorateurs.

FRONTIN.

La voici , madame ; j'aperçois quelque chose à son cou ; vivat , c'est un portrait. Allons , madame , de la jalousie , de l'humeur , secondez-moi bien.

ERASTE.

Etourdie !

JULIE.

Madame , aurais-je été prise pour dupe ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES , JULIE.

FRONTIN.

Je vous dis , monsieur , que vous avez tort de prendre de l'ombrage , et qu'un Clitandre ne saurait l'emporter sur un joli homme comme vous.

JULIE.

Quoi ! Frontin , ton maître serait jaloux de Clitandre ? Que ne le connaît-il comme moi !

FRONTIN.

Je ne sais , madame ; mais depuis que vous nous avez quittés , je ne puis en tirer une parole.

JULIE.

Eraste , qui a pu tout-à-coup vous rendre si pensif ?

ERASTE.

Qu'on est fou d'engager son cœur !

AIR : *Du partage de la Richesse.*

De celle qui par-tout veut plaire ,
L'amant inquiet , agité ,
Du soupçon qu'il s'efforce à taire
Vivra sans cesse tourmenté.

FRONTIN.

Comment , avant le mariage ,
Mon cher maître , combien d'époux
Qui ne prennent pas tant d'ombrage ,
En ont plus de sujet que vous !

ERASTE.

Tant d'attraits ne justifient que trop ma crainte.

FRONTIN , *bas à Eraste.*

Bien débuté.

JULIE , *à part.*

C'est une femme , et sa ressemblance avec Clitandre...
Voyons si ce ne serait pas sa sœur. (*Haut.*) Calmez-vous ,
Eraste ; Clitandre n'est pas fait pour vous nuire ; et tout
entier au chagrin que lui cause la perte de son procès...

ERASTE , *avec émotion.*

Il a perdu son procès !

FRONTIN , *s'apercevant de son trouble.*

Ne vous réjouissez pas tant , monsieur ; c'est une ruse
qu'il aura imaginée pour intéresser le cœur de madame.

JULIE , *à part.*

C'est Hortense , je n'en doute plus ; mais je vais avoir
ma revanche. (*Haut.*) Rassurez-vous , mon cher Eraste ,
eussiez-vous cent rivaux , je serais fière de vous les sa-
crifier tous.

FRONTIN.

Oui , monsieur ; remettez-vous , et soyez persuadé qu'aucun de vos rivaux ne saurait vous causer le moindre chagrin.

ERASTE.

Que cet espoir a de charmes pour moi ! Daignez , belle Julie , pardonner aux transports d'un amant. (*Il lui baise la main et voit le portrait.*) Ciel ! que vois-je ! Ah Frontin !

JULIE.

Qu'avez-vous donc , Eraste , qui peut vous agiter ainsi ?

ERASTE.

Plains ton maître , Frontin , et vois au cou de l'ingrate l'objet de ma fureur.

FRONTIN , *bas.*

Animez-vous , ferme !

ERASTE.

Je le connaîtrai ce Rival.

JULIE.

Quoi ! ce serait ce portrait qui cause tant de bruit !

ERASTE.

Je le vois sur votre sein , ne dois-je pas être jaloux de son bonheur ?

JULIE.

Eraste , en vérité , vous êtes d'un enfantillage... Allons , rassurez-vous. Ce portrait , je ne l'ai reçu que par complaisance , et il y a long-temps que je voudrais en être débarrassée.

ERASTE.

Et c'est par ces détours que vous prétendez m'abuser , perfide !

JULIE.

Je ne mérite pas cet emportement , Eraste ; je n'ai nuls reproches à me faire.

ERASTE.

Et moi, je m'en fais, madame, d'avoir sacrifié à une volage, une personne qui m'aimait tendrement.

FRONTIN, *bas.*

Appuyez.

ERASTE.

Oui, Frontin, je vais de ce pas me jeter aux pieds de la comtesse. Mais, que dis-je ? il n'est plus temps. Ah ! Frontin, j'ai tout perdu !

FRONTIN.

Il pâlit, il chancelle, sa vue se trouble ; mon cher maître, dans quel état vous voilà ! (*Bas.*) Soutenez votre rôle.

ERASTE.

Un rival viendra me ravir l'objet de mon amour ! Téméraire ! sais-tu qui je suis ? Sais-tu que ce bras. (*Il frappe Frontin. Bas à Frontin.*) Suis-je bien dans mon rôle ?

FRONTIN, *bas.*

Que trop, de par tous les diables. (*Haut.*) Ah ! madame, à quoi m'exposez-vous ? à quoi vous exposez-vous-même ? Il ne connaît plus rien le délire, la fureur....

JULIE.

Calmez-vous, Eraste ; je suis touchée de votre amour ; et s'il ne faut pour vous en convaincre que le don de ce portrait, je vous jure que c'est pour mon cœur un bien léger sacrifice. (*Apart.*) Elle a joué son rôle à merveille.

ERASTE.

« Quelle voix me rappelle à la lumière ? »

JULIE.

AIR : *La Résistance est inutile* (du Poète satyrique.)

Pour vous calmer je vous confie

Le portrait de ce fier rival.

(*Elle lui donne le portrait.*)

ERASTE.

Il serait vrai, belle Julie ?

FRONTIN, *regardant le portrait.*

Voilà donc ce portrait fatal !
Pour mon maître, je le parie,
Comme madame, bien des gens
Sacrifieraient en même temps
L'original et la copie.

Je vous en prie, monsieur.

AIR : *Réveillez-vous belle endormie.*

Laissez-moi voir cette figure.
Quels yeux ! quels traits ! ah le butor !
Je ne souffrirai pas, j'en jure,
Qu'il soit enchâssé dans de l'or.

ERASTE.

Monsieur Frontin, respectez les vaincus !

FRONTIN.

De la générosité ! vous voyez, madame, que vous l'avez
rendu tout-à-fait à lui-même.

JULIE.

Monsieur, je suis charmée de vous voir plus tranquille.
Quant à moi je ne le suis pas. Je sais que Clitandre a
l'humeur assez pacifique pour ne pas prendre en mauvaise
part le sacrifice que je vous fais ; mais il a des rivaux
moins paisibles, et j'en connais un qui a juré de faire
assommer le premier valet qu'il verrait approcher de ma
maison.

FRONTIN.

Diable ! ce ne serait pas là mon compte.

JULIE.

Vous jugez quel traitement il ferait à un rival plus heu-
reux que lui.

ERASTE.

Je suis tranquille sur ce point. A propos, Frontin, tu
sais qu'il faut faire nos équipages.

FRONTIN.

Oui, monsieur, et je vais...!

JULIE.

Ciel ! seriez-vous sur le point de rejoindre l'armée ?

ERASTE.

Mon semestre est prêt d'expirer, madame.

JULIE.

En ce cas, monsieur, nous n'avons pas un instant à perdre, et je vais envoyer chercher le notaire.

FRONTIN, *à part.*

En voici bien d'une autre !

JULIE.

Monsieur, j'espère qu'en attendant l'heureux moment, vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne ?

ERASTE.

Je suis confus de vos bontés, madame ; mais vous ignorez qui je suis.

JULIE.

Cela se voit de reste ; un officier français ne peut être qu'un homme d'honneur, et je suis décidée à conclure avec vous.

ERASTE.

Mais, madame....

JULIE.

Point de mais, s'il vous plaît ; vous m'aimez, je vous aime ; je suis veuve, vous n'êtes point marié ; vous demandez ma main, je vous l'accorde : rien de plus naturel. (*Elle appelle.*) Lisette.

ÉRASTE, *bas à Frontin.*

Tâchons de nous tier d'ici.

SCÈNE. XII et dernière.

LES MÊMES, LISETTE.

JULIE.

Faites préparer pour monsieur l'appartement de mon frère.

LISETTE.

Il est prêt, madame; car monsieur votre frère revient ce soir de la campagne.

JULIE.

Il sera enchanté de trouver ici son nouveau beau-frère.

ÉRASTE.

Son arrivée, madame, est pour moi un motif de refuser...

JULIE.

Pourquoi donc? deux jeunes gens ne peuvent-ils pas loger sous la même clef?

ÉRASTE, *à part.*

Où me suis-je fourré? (*Haut.*) Madame, je ne saurais accepter cette offre obligeante, et je vous prie de permettre...

JULIE.

Où voulez-vous aller? Il n'y a qu'un moment vous étiez si troublé!

LISETTE.

Non, monsieur; vous ne sortirez pas agité comme vous l'êtes. Ah! mon Dieu!

JULIE.

AIR : *Du haut en bas.*

Ménagez-vous,
Eraste, je vous en supplie,
Ménagez-vous,

L I S E T T E .

Monsieur demeurez près de nous.
Avec femme jeune et jolie,
C'est demain que l'on vous marie,
Ménagez-vous.

É R A S T E , à part.

Comment leur échapper ?

J U L I E .

Qu'avez-vous donc , monsieur ? et que sont devenus les transports que tantôt vous faisiez paraître ?

F R O N T I N .

Madame , je vois ce qui l'embarrasse ; en mariage , il faut autre chose que de la tendresse , et....

J U L I E .

Serait-il vrai , mon cher Eraste ; un vil intérêt vous occuperait seul en de si doux momens ?

É R A S T E .

Je suis loin de cette pensée , madame ; mais....

J U L I E .

Il ne m'écoute pas , il ne daigne pas me répondre. Ah ! Lisette , l'aurais-tu pensé ?

É R A S T E .

Vous ne pouvez douter de mon amour , madame , mais je vous avouerai que le sort de Clitandre m'effraie ; et ce portrait que vous avez la bonté de me sacrifier en si peu de temps.....

F R O N T I N .

En effet , il y a là de quoi donner à penser à un futur mari.

J U L I E .

Si ce n'est que ce portrait qui vous inquiète , cessez de vous tourmenter.

AIR du vaudeville du mariage de Figaro.

Des mains de l'amour volage
L'orgueil a reçu ce don ;
Mais à l'amitié ce gage
Est rendu par la raison.
Du petit dieu, femme sage ,
Fuit la trompeuse douceur
Pour obéir à sa sœur.

É R A S T E , à part.

A sa sœur ! serais-je reconnue ?

J U L I E , à Lisette.

Puisque nous voici tous d'accord , mademoiselle , allez
chercher mon notaire.

F R O N T I N , à Eraste.

Il n'y a pas moyen d'éluder la déclaration.

É R A S T E .

Je vois bien , madame , qu'il faut vous avouer....

J U L I E .

Ce que je sais aussi bien que vous , madame ; que vous
êtes Hortense ; sœur de Clitandre.

F R O N T I N .

Hélas ! oui , madame , et moi Nérine , à votre service.

L I S E T T E .

Comment , Nérine !

F R O N T I N .

Il est trop vrai , ma pauvre Lisette.

J U L I E .

Pour moi , madame , résolue à conserver ma liberté ,
j'ai secondé de bien bon cœur les efforts que vous avez
bien voulu faire pour me dégager d'avec monsieur votre
frère , en le rendant à sa chère Céphise ; et il y a deux
heures que je m'amuse de l'embaras où vous vous étiez
jetée bien inutilement.

É R A S T E.

En vous unissant à mon frère, madame, vous n'eussiez ni l'un ni l'autre trouvé le bonheur. Ce seul motif m'a déterminée.

JULIE.

Nous avons donc, toutes deux, rempli notre but, et j'espère que nous n'en serons pas moins bonnes amies.

É R A S T E.

Qui pourrait refuser une si aimable proposition ?

L I S E T T E.

Scélérat de Frontin ! comment tu n'es qu'une femme ?

F R O N T I N.

Tu ne voulais pas croire que tu étais la première....

L I S E T T E.

Monstre !

JULIE.

Pourquoi tant de courroux, Lisette ; une pareille perte ne saurait-elle se réparer ?

L I S E T T E.

Sans doute, madame ; et tous les Frontins ne seront peut-être pas des Nérines.

F R O N T I N.

C'est bien dit, Lisette ; et c'est ainsi qu'un grand cœur se console de tout.

V A U D E V I L L E.

Air nouveau de Doche.

F R O N T I N.

Pleurer la perte d'un amant,
En France ce serait folie.
Pour un on en retrouve cent,
Quand comme vous on est jolie.
De voir rompre des nœuds chéris,
Au village encore on soupire.
Nous sommes moins fous à Paris ;
Ce sont là des chagrins pour rire.

LISETTE, à *Frontin.*

Perfide, rends grâce au destin
Qui me doua d'une belle âme,
J'aurais dévisagé Frontin,
Mais je vous respecte, madame.
O de l'instinct, heureux effet !
Quand il m'exprimait son martyre,
Nature tout bas me disait :
Ce n'est-là qu'un amant pour rire.

JULIE.

Par un tour malin, aujourd'hui,
En m'offrant un amant aimable,
Vous me délivrez de celui
Que je trouvais trop estimable.
Le trait par un railleur lancé
Est piquant lorsqu'on en soupire;
Mais bientôt il tombe émoussé
Quand on prend le parti d'en rire.

ÉRASTE. (*Au Public.*)

Pour le rendre à ses premiers feux,
Et punir son humeur légère,
A l'empire de deux beaux yeux
Je dérobe aujourd'hui mon frère.
Il me reste un autre souci,
Mais dissipez-le d'un sourire,
Messieurs, daignez faire qu'ici
Tout le monde ait sujet de rire.

FIN.